

Marion Muller-Colard

La santé spirituelle. Y a-t-il des bio-indicateurs de la santé spirituelle ?

Le Mans – vendredi 6 octobre 2017 – salle Barbara

A l'invitation de Chrétiens en marche 72, de l'EPUF au Mans et dans la Sarthe, des Amis de La Vie

Présentation

Dominique M. – Nous sommes très heureux d'accueillir ce soir Marion Muller-Colard, après le long voyage qu'elle vient de faire depuis les Vosges où elle réside. C'est l'association Chrétiens en marche 72 qui a eu l'initiative de cette invitation. Je veux commencer par saluer nos partenaires dans l'entreprise : les amis de l'Eglise Protestante Unie de France au Mans et dans la Sarthe qui ont été très vite associés au projet et aussi les Amis de La Vie avec qui nous organisons régulièrement ce type de manifestation. Nous remercions aussi la ville du Mans qui met gratuitement à la disposition des associations ces salles : cela offre une grande facilité. Merci aussi à tous les petits bras et grosses têtes qui ont permis que nous soyons là ce soir pour écouter Marion Muller-Colard.

L'association Chrétiens en marche 72 (CeM72) s'est constituée d'abord informellement en 2009 puis comme association loi 1901 en 2012. Ce groupe de chrétiens s'est inscrit dans le mouvement et dans l'esprit de la Conférence Catholique des Baptisé-e-s Francophones (CCBF). Je livre la formule de l'une des fondatrices, Christine Pedotti, qui nous qualifiait de « catholiques du centre de la nef », chose qui traduit bien notre mode d'appartenance au mouvement. Nous trouvons dans cette association, nous tous qui participons régulièrement, un lieu de respiration pour vivre la foi de notre baptême. Réunions plénières qui regroupent trois ou quatre fois par an de 30 à 50 personnes. Groupes thématiques, discussions. Des célébrations mensuelles de la parole. Et en gros trois fois par an, nous faisons venir des théologiens, des philosophes, spécialistes divers, prêtres, laïcs pour des conférences analogues à celle que nous organisons ce soir. Nous sommes attachés à réfléchir à la place des hommes et des femmes dans l'Eglise, ordonné-e-s ou non, chacun-e ayant à jouer son rôle du fait de son baptême, de « prêtre, prophète et roi », à faire circuler une écoute bienveillante, une parole attentive et ouverte. L'autre parole fondatrice est celle qui caractérise nos communautés comme des « maisons de paroles », portes et fenêtres ouvertes sur le monde, ce qui s'y vit, ce qui s'y fait, les mouvements chrétiens, l'œcuménisme, ce qui permet de respirer et de vivre.

La vie de CeM72 n'est bien sûr pas étrangère au thème que MMC a choisi de traiter devant nous ce soir : la santé spirituelle. Chaque fois que nous organisons et participons à ces conférences, nous préservons et entretenons notre santé spirituelle.

Comment sommes-nous arrivés à vous accueillir ici ? Du fait des lectures, en particulier du « choc » de *L'autre Dieu*, un plongeons dans l'abîme de la douleur, de la souffrance, de la dépression. Un bain de questions qui permet de se transformer avec vous et de sortir de la noyade. Et bien sûr les autres ouvrages que l'on attendait avec impatience : *Le complexe d'Elie*, *L'intranquillité* et, dernièrement, la publication des commentaires d'Evangile parus dans la revue *Réforme* ces dernières années. Livres courts mais d'une très forte richesse spirituelle. L'écriture creuse, explore mains nues. Vous donnez à voir quelqu'un qui cherche et qui veut nous associer à sa recherche, qui nous invite à compagnonner, à l'image de ces magnifiques rencontres que vous décrivez, comme celles avec Emmanuel Carrère ou Jo Spiegel et, bien sûr, avec ces personnages bibliques que vous avez choisis : Job, Elie et bien sûr le Christ. Ces rencontres de lecteurs ont assez vite fait mûrir l'idée de vous rencontrer de vive vue et de vive voix. A l'occasion de l'anniversaire des 500 ans de la publication des thèses de Luther, les amis de l'EPUF se sont associés à nous. D'abord un mot des Amis de La Vie.

Christiane R. – C'est une association qui regroupe les lecteurs de la revue La Vie. Nous sommes une quinzaine de personnes qui se retrouvent régulièrement et qui s'associent souvent aux initiatives de CeM72.

DM – Le thème choisi par MMC nous a tout d'abord intrigués. Votre parcours d'aumônier d'hôpital vous a naturellement disposée à vous préoccuper de santé et de santé spirituelle. Mais l'idée qu'on pourrait évaluer cette santé spirituelle aux moyens d'indicateurs nous rend pour le moins

impatients de vous entendre. Nous avons cherché à travers vos textes ce qui a pu nourrir cette réflexion...

MMC – Du coup, c'est moi qui suis impatiente de vous entendre !

DM – Nous avons beaucoup relue et nous n'avons pas trouvé beaucoup de chiffres, sauf à l'endroit où vous remettez en cause l'approche comptable ancrée dans le système de la rétribution que vous déconstruisez dans *L'autre Dieu*. Je vous cite : « Le livre de Job s'ouvre sur la comptabilité d'une vie pieuse et bien organisée puis nous entraîne jusque dans la démesure. Je suis saisie, en faisant ce parcours millénaire, de cette dislocation des chiffres, de ce déplacement des valeurs, comme un accouchement, cette progression du mesurable vers le sans-mesure, de la religiosité vers la foi. » Et vous finissez en demandant : « Comment compter sur lui quand une vie ne tient plus en chiffres ? » Comment pouvez-vous nourrir notre réflexion sur la santé spirituelle ? Y aurait-il une moyenne et des variations qui nous situeraient dans ou hors de la norme ? Sur quels critères ? Y a-t-il des primes ? Ou faut-il d'emblée rejeter la perspective d'un quelconque chiffrage pour progression dans la santé spirituelle ?

Promotion de la spiritualité, un risque et une chance

MMC – C'est la question.

Merci beaucoup pour votre accueil qui me touche beaucoup, pour cette invitation et tous ces partenariats, cette union dans cette initiative. Merci pour cette introduction. Effectivement, il ne va pas du tout être question de chiffres et certainement pas d'évaluation non plus. Vous l'aurez compris, c'est une notion qui me rebute et qui est plutôt en contradiction avec la question spirituelle. J'ai choisi le terme de « bio-indicateurs » parce que nous vivons avec ma famille dans une clairière. Nous jardinons beaucoup. C'est devenu un réflexe que de songer au vieil adage : on voit l'arbre à ses fruits. Il ne s'agit pas d'évaluation mais de poser la question : dans quelle santé spirituelle suis-je en fonction des fruits que porte ma vie, mon rapport aux autres ? C'est une proposition d'égrenner quelques pistes qui sont tout à fait subjectives. J'assume cette subjectivité. Hannah Arendt disait : « Le monde est ce qu'il est parce que nous sommes plusieurs. » Je compte beaucoup sur ce « plusieurs » pour assumer la subjectivité de ma parole : elle n'est que ma parole mais ce n'est pas très grave parce qu'il y a aussi la vôtre, de parole. On peut heureusement se compléter les uns les autres.

Pour commencer, je partirais du mot « spirituel ». C'est toujours une question, c'est un terme qui est beaucoup employé. De temps en temps on l'emploie à défaut parce qu'on a remarqué que c'est un mot qui fait moins peur à nos contemporains que religion, foi, etc. C'est un mot qui est employé un peu lâchement par les chrétiens que nous sommes pour essayer d'apprivoiser des contemporains qui ne sont plus du tout dans une logique religieuse, qui sont très défiants par rapport à la confession, mais qui reviennent à des questions de sens et viennent frapper à nos portes parce que nous représentons, en tant que chrétiens, a fortiori quand on est pasteur ou théologien, une chance au moins de se poser les bonnes questions. J'étais en conférence à Marseille récemment. Une dame m'a dit : « J'espère repartir avec les bonnes questions. » Cela m'a rassurée parce que j'ai pensé qu'elle ne pourrait jamais repartir avec les bonnes réponses venant de moi, mais peut-être avec les bonnes questions en effet. Ce développement du souci de la spiritualité, c'est pour nous à la fois un risque et une chance. C'est une chance de pouvoir partager l'essence de notre foi au-delà des murs de nos églises. Chance inouïe, assez récente. J'ai l'impression d'avoir vu évoluer cette soif vers la question du sens. Il m'arrive d'espérer que l'on entre dans une ère post-matérialiste. Moi qui ai l'impression d'être la seule chrétienne dans des milieux athées et aime beaucoup cela, je vois chez des gens qui me côtoient depuis longtemps et qui pensais que cette histoire de foi était un exotisme de ma part, venir finalement creuser de plus en plus, poser des questions. Je trouve cela très touchant, très bouleversant. Des gens qui avaient l'air indifférent se disent : il y avait peut-être un truc à creuser. Cela a été pour moi l'immense surprise à travers la réception de mes livres de voir qu'il y avait une façon de parler qui pouvait ouvrir l'intérêt. J'ai eu des courriers absolument bouleversants dans lesquels témoignaient des gens qui ne peuvent pas se retrouver dans la dimension confessionnelle mais peuvent vraiment se mettre en route dans une réflexion de fond. Il faudrait expliquer la différence entre spiritualité et philosophie : c'est un endroit où se déplient des frontières qui ne sont pas si nettes. Le risque pour

nous ce serait de dissoudre nos singularités, de dissoudre aussi une parole qui est pointue, qui est incarnée dans l’Evangile et pas ailleurs, et la réduire à un dénominateur commun.

Avec le terme de spiritualité on est à la fois dans cette chance de l’élargissement et dans le risque de la dissolution. On marche vraiment sur un chemin de crête et on a une responsabilité en tant que chrétien de tenir ce chemin de crête en essayant de ne pas se laisser séduire par la démagogie en disant que l’on est tous pareils, qu’on parle tous du même endroit, qu’on a tous le même Dieu. Je crois qu’il n’y a rien de plus faux : on projète tous des choses très différentes sur Dieu. En même temps il ne faut pas louper ce coche de contemporains qui reviennent nous chercher sur des questions fondamentales sur lesquelles il faut que nous soyons capables de répondre de quelque chose.

Passer de la religiosité à la foi

La parabole biblique qui m’inspire dans ce mouvement est celle du fils prodigue. Depuis quelques temps, je l’appelle la parabole du père qui demeure. Ce qui est magnifique dans cette parabole, c’est que le père ne suit pas le fils. Il le laisse aller. Heureusement qu’il ne l’a pas suivi, parce que s’il l’avait fait, quand le fils a été pris de l’envie de revenir il n’aurait trouvé personne. Dans nos Eglises nous sommes en train de vivre quelque chose de cet ordre. C’est pour cela qu’il faut vraiment rester à notre place mais avec les portes et les fenêtres ouvertes. Cette parabole m’inspire beaucoup dans les rapports entre l’Eglise et le monde. Je dis « nos contemporains » comme si l’on n’en était pas. Il s’agit de nous, de nous tous. Cette interpellation est une vraie chance pour nous, dans le rapport à notre foi, à nos Eglises, à nos identités. Faire ce travail, qui a été le moteur pour moi de *L’autre Dieu*, de savoir distinguer la religiosité de la foi, est un enjeu pour chacun d’entre nous mais aussi à l’intérieur de nos communautés. C’est pour cela que je suis touchée de la diversité des partenaires de cette soirée et des autres soirées que vous organisez. Ce travail, n’importe quel croyant doit le faire à un moment donné, quelle que soit sa confession. Moi je m’entends mieux avec des catholiques qui font ce travail qu’avec des protestants qui ne le font pas. C’est vraiment un chemin qui nous rapproche, même si l’on n’arrive pas aux mêmes réponses. Nous sommes vraiment fondamentalement différents et c’est heureux. Mais il faut nous laisser interroger. C’est pour cela que j’ai vraiment beaucoup aimé mon ministère d’aumônerie. C’est un ministère où l’on n’a pas le choix que de se poser cette question, parce que les gens vers qui on va ne sont pas nécessairement de notre confession. Si je n’étais allée voir que des protestants, j’aurais fait six visites par an, je me serais ennuyée, ce que je déteste. J’ai eu l’immense privilège de frapper à des portes sans savoir qui était de l’autre côté. Cela nous force à creuser une parole qui s’enracine dans une humanité commune. Tout en remarquant que quand on sait très bien d’où on parle et qui on est, la personne n’est pas embarrassée. Il n’y a pas besoin de flouter son identité. J’ai eu de grands débats avec des collègues suisses. En Suisse maintenant, c’est de plus en plus fréquent de ne plus écrire « pasteur » ou « prêtre » sur sa blouse quand on est aumônier mais de dire que l’on est « accompagnateur spirituel ». Je suis contre cela. Je pense que les gens, quand ils voient « prêtre » ou « pasteur », savent qui l’on est et d’où on parle : c’est clair, c’est net et cela permet la rencontre. C’est aussi une chance pour l’autre de lui dire : « Je sais qui je suis, et qui tu es ne me fait pas peur. »

Dieu, promoteur du courage d’être

Job, pour moi, a été le témoin de ce passage de la religiosité vers une foi qui est troublante – c’est là qu’on est encore sur ce chemin de crête. Paul Tillich parle dans *Le courage d’être* de la foi absolue comme une foi qui n’a même plus de contenu. Le dogme n’est plus qu’un outil pour pratiquer et entretenir sa foi, pour en parler, mais n’est plus le contenu fondamental de la foi. Le contenu fondamental de la foi pour Paul Tillich c’est justement le courage d’être, dire oui à l’être et à son propre être qui est promu par l’être de Dieu. J’ai été récemment invitée dans un colloque de psychanalystes – 200 lacaniens devant moi, c’est impressionnant ! Une psychanalyste me dit : « Dieu, c’est qui pour vous ? ». Je me suis trouvée à dire : « Dieu est le promoteur du courage d’être. » Et si Dieu n’est pas promoteur du courage d’être, ce n’est pas Dieu, on a fait fausse route. Le dieu du début du livre de Job n’est pas promoteur du courage d’être.

C’est un dieu contractuel, un assureur avec qui Job a passé un contrat, celui de la rétribution. Cela a été ma stupeur dans mon métier d’aumônier – j’ai eu l’immense chance de ne pas avoir d’éducation religieuse, je n’ai pas baigné dans des discours qui traumatisent souvent parce qu’il

est difficile de parler de Dieu à des enfants sans qu'un imaginaire se déploie. Je n'étais donc pas très embarrassée d'images de Dieu. Après un doctorat de théologie, j'étais très étonnée de voir sur le terrain combien cette idée du dieu rétributeur était quelque chose d'indéracinable : c'est quasiment un fait anthropologique et non théologique cette nécessité de croire en dieu qui manie la bâton et la carotte de sorte que tout l'intérêt de croire est motivé à la fois par le désir d'un après, un désir ou une peur de l'après-vie ou le sentiment qui est celui de Job au début de son épopée qu'on est protégé par la foi. Cela a été pour moi une découverte très déroutante et que je ne cesse de continuer d'observer.

Il n'y pas si longtemps, je discutais avec une maman de l'école de mes enfants. Le débat était : à partir de quel âge peut-on laisser ses enfants rentrer tous seuls de l'école à pied ? Ce n'est pas très théologique, mais cela a pris un drôle de tour. Nous n'avions jamais parlé de la foi. Elle savait que j'étais chrétienne parce que cela me devance partout où je vais. Moi je ne savais pas du tout qu'elle était chrétienne. Au bout d'un moment, après moult évaluations des gens qui roulent trop vite dans le village, des risques qu'il pourrait y avoir – les mères sont très fortes pour imaginer toujours les choses les plus improbables –, elle finit par me dire : « Toi et moi, nous savons que nos enfants sont protégés. » – « C'est-à-dire ? ». Je tombais des nues. Elle était un peu embarrassée, parce qu'elle faisait tout d'un coup son coming out de chrétienne auprès de moi. « Oui, parce qu'on prie pour eux. » Je me suis dit : « Mais quel dieu prie-t-elle ? » Quand on dit : « On a tous le même dieu », je n'en suis pas très sûre. Je n'ai jamais imaginé, parce que je priais pour mes enfants, que cela voulait dire que Dieu était en train de changer l'aiguillage du chauffard du village pour lui dire : « Renverse l'autre gosse parce que celui-ci, sa mère prie pour lui ! » Vraiment, il faudra qu'on m'explique. Cette femme est sensée, elle a fait des études, est brillante, drôle, sympathique : mais elle croit ça. Pour moi, c'était Job dans toute sa splendeur, le Job d'avant de tout perdre. Cet enclos, ce sentiment de sécurité que je ne peux pas lui enlever – peut-être dort-elle mieux la nuit que moi et c'est tant mieux.

Qui est Dieu ? Quelles sont nos prières ? Que lui demande-t-on ? A quels moments la foi avoisine-t-elle la pensée magique plutôt que cette épopée nomade qu'est l'épopée biblique. Avec toutes nos maladresses, nous continuons par notre foi à écrire ce livre, dans cette insécurité qui nous est donnée avec la naissance. La Bible n'est pas le livre des solutions mais celui d'un chemin dans l'apprivoisement de cette vulnérabilité. Il est extraordinaire de voir que ce livre de Job, livre très ancien, remet déjà en cause cette pensée magique et fait ce travail de distinguer la pensée magique de la foi. Magnifique question, bien qu'attribuée au satan – c'est lui qui pose la question la plus pertinente dans l'histoire : « Est-ce pour rien que Job te craint ? » Un bio-indicateur de ma santé spirituelle est de me reposer à moi-même cette question : quel est le fondement de mon alliance avec Dieu ? Est-ce parce que j'espère dans la vie d'après ? Est-ce parce que j'ai trop peur de la mort ? Est-ce parce que je pense que mes enfants ne vont pas se faire renverser ? Pour moi la foi s'articule avec une immense lucidité, une quête d'honnêteté : réviser les moteurs de nos alliances.

Sortir du système de la rétribution

La réponse de Dieu – *L'autre Dieu* est un extrême résumé de ma thèse : elle m'a demandé trois ans de travail, je dispense le lecteur de tous les débats théologiques, exégétiques – est bouleversante : à tête reposée, il faut prendre le temps de repérer tout le champ lexical du vivant, de la protection du vivant. Là où Job intente un procès à ce dieu qui l'a déçu, qui n'a pas répondu à son désir de justice – effectivement, ce qui lui arrive est injuste, ce n'est pas un scoop, il nous arrive un monceau de choses injustes dans notre vie – en projetant sur Dieu cette identité de garant de la justice. Dieu ne répond pas du tout dans ce registre. Sa réponse est déroutante : « As-tu vu les biches qui enfantent en temps et en heure, les aigles, l'autruche, etc. ? » On se dit qu'il est complètement à côté de la plaque mais c'est pour moi la réponse la plus pertinente : « Je suis le promoteur du vivant et j'ai inscrit dans mes créatures cette injonction, cette pugnacité de la vie. » Tout le champ lexical de l'enfantement, de la gestation, de la nourriture – comment chaque espèce se bat pour protéger sa progéniture : l'aigle qui fait son nid à des endroits inaccessibles, les lionnes qui vont chasser pour leurs petits, etc. –, pure promotion du vivant, de la vie pour rien. C'est quelque chose que l'on prêche peu.

On a construit des systèmes très compliqués, élaborés en continuant à promouvoir le système rétributif parce qu'à court terme c'est ce qui marche le mieux. Simplement avec deux mille ans de recul, on sent que les gens se sont lassés de la menace, de la peur et de la promesse. A juste

titre. Quand les gens me disent qu'ils sont athées, je leur demande : « De quel dieu ? » et quand ils me le décrivent, je leur réponds souvent : « Moi aussi, je suis athée de ce dieu-là. » A court terme ça marche de faire peur et de séduire. Mais c'est du court terme. Même chose dans l'éducation. Ma thèse porte sur le système rétributif dans le livre de Job. Mon mari m'avait dit – je suis tombée enceinte à ce moment-là : « Chiche, nous élevons nos enfants sans jamais user du système rétributif. » Je pense que nous avons tenu deux jours. Deux jours avant de dire à un enfant qui pleure : « Tu sais, si tu ne dors pas... » C'est pathétique, mais c'est inscrit dans notre ADN parce qu'effectivement à court terme ça marche. Mais pas plus dans l'éducation que dans la santé de la foi ça ne marche à long terme. Vous tenez vos ouailles pendant un temps, vous êtes satisfaits, vous avez l'impression que chaque fois elles reviennent. Et vous vous rendez compte que c'est par peur ou par fantasme d'une promesse. Mais, au bout d'un moment, elles ne viennent plus. Comme Job il leur arrive quelque chose : tout d'un coup, ça ne tient plus. Quand on a tout perdu, plus rien ne nous fait peur ni envie. Ce n'est pas ce dieu-là qui peut nous venir en aide : on le laisse sur le bord de la route. C'est un enjeu important d'aujourd'hui : il y a des oreilles qui se tendent pour entendre ce chemin que nous, croyants, nous faisons. Ce chemin pour chercher un dieu pour rien, juste pour la beauté de vivre.

Le nom secret

Si je devais définir la spiritualité, je dirais que c'est ce qui nous donne accès à un surcroît d'être. Il y a des choses qui nous permettent de repérer dans nos vies si l'on est dans un surcroît ou dans une réduction d'être. Ma liste n'est pas exhaustive c'est une tentative pour donner des repères. C'est ce à quoi, personnellement, j'essaie d'être vigilante pour me demander dans quel état je suis spirituellement parlant. Sans ordre de priorité, il y a une première chose. Je suis tombée il y a quelques mois sur cette citation de Rilke :

« Ne demande à personne de parler de toi, même en mal. Et quand, le temps passant, tu t'apercevras que ton nom circule parmi les gens, ne le prends pas plus au sérieux que tout ce que tu peux trouver d'autre dans leur bouche. Dis-toi : il est devenu mauvais, et jette-le. Prends en un autre, de nom, n'importe lequel, afin que Dieu puisse t'appeler au milieu de la nuit et cache-le à tout le monde. »

Pour moi, un bio-indicateur de la santé spirituelle, c'est de rester en contact avec ce nom-là, le nom avec lequel « Dieu puisse t'appeler au milieu de la nuit. » Le nom secret. Cela me renvoie à ce verset de Matthieu : « Quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte et prie ton Père qui est là dans le lieu secret et ton Père qui voit dans le secret te le rendra. » Toujours en parallèle de nos vies sociales, professionnelles, de nos fonctions, travailler au fond de nous et dans l'intimité de la prière à un nom qui est le nôtre et que Dieu connaît. Je travaille en ce moment sur le passage de Luc sur l'espèce de fugue de Jésus à 12 ans dans le Temple – une fugue à l'envers : ce sont ses parents qui partent et il ne les suit pas. Maman d'enfants de 10 et 12 ans je me dis : puissions-nous avoir des enfants qui nous disent que leur vraie maison, c'est celle de Dieu. C'est le sens du baptême : par le baptême, ils sont d'abord enfants de Dieu avant d'être les nôtres. Cela rejoint ce nom « de Dieu seul connu » : cultiver une identité intime qui n'est pas partageable dans la famille, dans la conjugalité, réentretenir ce lieu du secret, pas au sens de la cachotterie, mais dans la conscience qu'il y a une part de notre identité qui n'est visible qu'à Dieu, qui n'a de compte à rendre à personne, qui ne tient pas en chiffres. C'est aussi un exercice : ne jamais se prendre soi-même pour sa fonction – surtout les gens qui travaillent beaucoup et qui ont des « fonctions importantes » comme on dit. On est parfois pris dans une espèce de rouleau compresseur de temps, etc. où l'on finit par se confondre avec sa fonction. C'est un gage de mauvaise santé spirituelle, quand on se confond avec sa fonction ou avec son image publique. Je ne suis pas ce que vous pensez que je suis. Refaire ce travail d'intimité, trouver un nom, jeter ce nom qui circule de par nos fonctions sociales ou professionnelles, reconquérir ce nom de notre intimité devant Dieu. Gros travail, mais à refaire tous les jours, en permanence.

« A la cime du particulier éclôt le général »

Deuxième point. Cela rejoint ce que je disais en introduction : travailler l'espéranto, ce rêve d'une langue universelle. Paradoxalement, cette universalité est souvent mal comprise parce qu'on a tendance à penser qu'il faut qu'elle rabote nos singularités. Je ne crois pas. Je suis écrivain, ro-

mancière. C'est un gros travail pour moi, une méditation : qu'est-ce qu'écrire ? Je suis très marquée par ce que Proust dit : « A la cime du particulier éclôt le général. » C'est cela la parabole, l'écriture, la littérature. Vous racontez l'histoire d'une seule personne de telle manière que cette histoire puisse être la nôtre à tous. C'est cela la Bible, alors que rien ne nous est plus étranger culturellement que tout ce qui nous est raconté dans ce livre. Abraham : pourquoi cet homme nous émeut-il ? Nous n'avons rien à voir avec lui et pourtant l'histoire est racontée de telle manière que cela puisse être aussi la mienne, la vôtre. Ce travail fait partie de notre responsabilité de chrétiens que de ne pas raboter la singularité de notre parole et encore moins la singularité de l'Evangile mais de le dire de telle manière que cela puisse être l'histoire de tout le monde. L'angoisse de l'écrivain est que si l'on s'arrête un peu avant la « cime » c'est une catastrophe : vous n'avez raconté que votre petite histoire et elle n'ouvre sur rien. De son propre point de vue, c'est inévaluable. On ne sait jamais quand on est allé suffisamment loin pour que cela rouvre sur le général. C'est pour cela qu'il y a des éditeurs. Quand on se rend compte qu'on est passé, c'est très émouvant. On ne sait pas très bien comment, mais on est passé en allant très loin dans le particulier. C'est une alchimie qui ne s'évalue pas, il n'y a pas de méthode. C'est une descente. J'ai lu il y a deux ans de cela un livre qui m'a durablement marquée, *L'idée ridicule de ne plus jamais te revoir*, de Rosa Montero. Livre sur le deuil, l'écriture, énormément de choses, la place des femmes. Livre inclassable. Elle parle de l'écriture en disant que c'est ce travail à faire : aller à un endroit de moi où nous existons tous. C'est pour cela que j'apprécie que le Livre s'appelle l'Ecriture. C'est vraiment ce travail incroyable fait par des centaines d'auteurs différents sans lien les uns avec les autres d'aller à l'endroit de l'homme où nous existons tous. C'est aussi un des enjeux de la transmission, de notre crédibilité de chrétiens.

L'aveugle de Bethsaïda

Autre élément : être convaincu de l'irremplaçabilité de chacun. Travail très subversif aujourd'hui par rapport à la question de la masse. Conviction que c'est le Je qui conduit au Nous. Ce n'est pas le Nous qui peut créer du Je. Cela a été une grande erreur dans la compréhension de ce qu'est la communauté chrétienne. Notamment dans la question de la transmission. Question ouverte : une communauté peut-elle engendrer des sujets ou faut-il d'abord être un sujet pour pouvoir entrer dans une communauté sans abandonner au Nous, à la masse, son identité ? C'est un enjeu politique majeur pour aujourd'hui, et un enjeu d'Eglise très important. Il y a un texte biblique qui pointe cela avec une finesse bouleversante, celui de la guérison de l'aveugle à Bethsaïda (Marc 8). Je relis ce passage en vous invitant à prêter une attention particulière aux pronoms.

« Ils se rendirent à Bethsaïda (Ils : Jésus et les disciples). On lui amena un aveugle et on le supplia de le toucher. Il prit l'aveugle par la main et le conduisit hors du village. Puis il lui mit de la salive sur les yeux, lui imposa les mains et lui demanda : – Vois tu quelque chose ? Il ouvrit les yeux et dit : « Je vois des hommes mais comme des arbres et ils marchent ». Jésus lui mit de nouveau les mains sur les yeux et quand l'aveugle regarda fixement, il était rétabli et voyait tout distinctement. Alors Jésus le renvoya dans sa maison en disant : « Ne rentre pas au village. » »

C'est extraordinaire. C'est la seule guérison qui ne marche pas du premier coup dans l'Evangile. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas l'homme qui demande, c'est « On », le groupe, le village. Il l'amène parce que cela doit les saouler d'avoir un aveugle dans le village. Il l'amène en disant : « Guéris-le nous. » Comme les mères disent : « Il m'a fait une otite. » Non, il ne t'a pas fait une otite à toi. Confusion des pronoms : on ne sait plus qui est qui. On pense qu'on peut être à la place des autres. Les récits de guérison, c'est toujours un rapport de pronoms. Pour que Jésus puisse faire quelque chose pour cet homme, il faut qu'il sorte cet homme de la demande des autres. Il vient chercher l'homme en le convoquant : « Qu'est-ce que tu vois ? Dis moi : que vois-tu toi ? » Cela va être long. Contrairement à un autre aveugle qui va jeter son manteau pour courir vers Jésus, lui n'a rien demandé. Et tant qu'il n'a rien demandé, Jésus ne peut rien faire. C'est très éclairant. Ce rapport du Je au Nous : il faut d'abord un Je. Peu de groupes dans l'Evangile. Il y a des alternances. Mais c'est beaucoup de rencontres individuelles. C'est Jésus qui vient te chercher là où tu es et convoquer ta parole. Il veut que je dise Je. Et une fois que je saurai dire Je, alors nous pourrons nous rencontrer. Je pourrai vivre une vie communautaire qui ne soit pas une noyade identitaire ou une délégation de mon identité au groupe. Il m'est arrivé dans de mauvaises nuits de me dire : l'Evangile ne serait-il pas à l'origine de l'individualisme contemporain ? Ça de-

vient compliqué. Il faut distinguer le sujet de l'individu. Ce que Jésus fait advenir comme individu, comme sujet, c'est un sujet qui sait suffisamment qui il est, qui a suffisamment de surcroît d'être pour ne pas sombrer dans l'individualisme. L'individualisme est de la réduction d'être et non du surcroît. L'Evangile est là très subtil. Ce texte est vraiment moteur et éclairant pour les enjeux qui sont les nôtres aujourd'hui, sur le plan politique aussi. Sur cette question de l'irremplaçabilité, je renvoie à un essai de Cynthia Fleury, *Les irremplaçables*. L'individualisme vient de ce que l'on a perdu ce sentiment d'irremplaçabilité. C'est paradoxalement un phénomène de masse.

Culpabilité, responsabilité

Autre bio-indicateur. Arriver à travailler régulièrement la distinction entre la responsabilité et la culpabilité. Nous chrétiens avons fait sur ce plan beaucoup de dégâts qui vont avec la tentation d'un effet rapide par la peur et la menace. C'est un trait dominant de la culture judéo-chrétienne. Que fait-on de cela ? Comment répare-t-on ? Vérifier dans mes moteurs si je réponds à une culpabilité ou si je prends en charge une responsabilité. Identifier où cela se joue, cela fait partie des bio-indicateurs de ma santé spirituelle. Dieu n'est pas celui qui promeut notre culpabilité mais notre responsabilité. Il faut avoir du recul sur soi-même pour faire la part des choses. Cela fait partie de nos devoirs de nous poser cette question-là. A quoi répondons-nous ? Répondons-nous ou nous déchargeons-nous d'une culpabilité ? J'ai lu tout récemment le livre de François Sureau sur saint Ignace, *Inigo*. Un père qu'Inigo croise sur sa route lui dit : « Je n'aime pas beaucoup que l'on parle de Dieu »

« Fichées dans le silence, quelques phrases raisonnèrent dans l'esprit d'Inigo. Qu'il fallait chercher Dieu au plus profond de son cœur et non en dehors de soi. Qu'il ne demandait pas de sacrifices. Que le monde étant déjà peuplé d'idoles, il ne convenait pas que les chrétiens y rajoutassent celle de Dieu. Qu'il ne fallait pas redouter l'étrangeté de ce qu'il allait découvrir s'il rentrait en lui-même pour entendre cette parole qui le formait. Que rien ne lui serait demandé qui passerait ses forces mais qu'il fallait prendre garde à ne pas confondre sa volonté et celle de Dieu. Qu'à la fin nous serions peut-être jugés plus ridicules que coupables. »

Oui, nous sommes un peu ridicules mais pas coupables. Etre capable dans la prière de reconnaître son ridicule, son défaut de foi. C'est important d'avoir dans la liturgie cette demande de pardon, mais plutôt sur le mode de ce regard de tendresse qui nous trouve un peu ridicules à juste titre, mais pas coupables de cette culpabilité mortifère qui nous met tout le temps en redévabilité et qui nous éloigne totalement de la notion de la grâce, chère aux protestants, mais pas seulement.

Communication, parole

Autre élément. Etre capable de distinguer la parole de la communication. La Bible est un livre de parole et non un livre de com. C'est difficile aujourd'hui : si vous n'aviez pas fait de communication pour cette soirée, je serais toute seule devant personne. La communication est un moyen, la parole n'est pas un moyen : c'est la parole. Dans l'Eglise aussi, on est dans un risque de confondre les deux. Il m'arrive de voir des prédications où l'on sent qu'il y a vraiment un essai de séduction. Des gens brillants font de la com. Prêcher n'est pas faire de la com. C'est autre chose. Il faut savoir faire de la com. Mais il faut surtout savoir distinguer. Il nous faut être des vigiles portant attention à cette distinction. Aujourd'hui il faut être efficace, on n'a pas le droit de chercher ses mots : la com utilise des outils d'efficacité. La parole se cherche, elle supporte le balbutiement, les hésitations. Elle ne se heurte pas à la vulnérabilité, elle l'accueille, l'incorpore. Je suis effrayée quand je m'entends à la radio : je suis très peu radiophonique parce que je cherche mes mots, il y a parfois de grands blancs. Je regarde le poste avec inquiétude : c'est moi qui ai arrêté de parler pendant quelques secondes parce que je cherchais mes mots. Quand on me pose une question, j'essaie sincèrement d'y répondre. Parfois je me désole, mais je me dis : « Tant pis, ce n'est pas grave. » Il faut aussi être témoin de cette possibilité de chercher ses mots, de ne pas savoir, ça donne beaucoup de liberté.

J'ai un jour quitté une pastorale quand j'étais aumônier. Mes collègues organisaient « protestants en fête », il fallait faire de la com. L'un d'eux était arrivé avec un powerpoint où il nous montrait des images comparatives d'affiches rencontrées dans l'Eglise avec des affiches de la Française

des jeux. J'ai écouté, j'ai regardé : où voulait-il en venir ? Pour lui la Française des jeux avait une meilleure com que nous, mais ils n'avaient pas les mêmes moyens. Le résultat : il fallait que pour « protestants en fête » l'on distribue des tickets à gratter ! Qu'y avait-il à gagner, ai-je demandé ? Une place au culte. L'arnaque la plus complète ! Les gens ne sont pas bêtes, ils savent qu'avec ou sans le ticket à gratter, ils peuvent venir au culte. On marchait sur la tête. Je dis : non. Jacques Ellul ou je ne sais plus qui disait que le protestantisme était le premier pas vers les sociétés athées. Cette façon que l'on a de s'adapter à la modernité, c'est un travail de discernement permanent : savoir à quel moment on est l'épine dans le pied de la modernité, à quel moment on suit le mouvement, etc. Nous avons autre chose à dire. Je reviens à la parabole du père qui demeure : si vous suivez le fils, buvez des coups dans les mêmes bars que lui pour lui montrer que vous êtes cool, sympa, que vous êtes comme lui, alors quand il reviendra et il n'y aura personne. On est à la fois tenu de vivre avec son temps et d'être moderne, mais si l'on n'est pas un peu décalé, de quoi témoigne-t-on ?

« Elle a bellement agi »

Un autre point. La gratuité contre l'obligation de résultat. Pour illustrer cela bibliquement, je vais vous lire la version Chouraqui de l'onction de Béthanie chez Marc.

« Il est à Béthanie (Jésus) dans la maison de Simon le lépreux, étendu à table. Vient une femme. Elle a un flacon d'albâtre d'un parfum de nard pur, fort cher. Elle brise le flacon et le lui verse sur la tête. Alors certains s'en irritent entre eux : "Pourquoi gaspiller ce parfum ? Il peut être vendu trois cents deniers à donner aux pauvres." Et ils la rudoient. Jésus dit : "Laissez-la. Pourquoi la tracasser ? Elle a bellement agi envers moi. Oui, les pauvres vous en aurez toujours avec vous et quand vous le voudrez vous pourrez leur faire du bien. Mais moi vous ne m'aurez pas toujours. Ce qu'elle avait, elle l'a fait. Elle a agi par avance afin de parfumer mon corps pour l'ensevelissement. Amen je vous dis, partout où l'annonce sera proclamée, dans tout l'univers, ce que cette femme a fait sera raconté en mémoire d'elle." »

Dernière phrase émouvante : c'est une prophétie auto-réalisatrice. Raconter en mémoire d'elle : c'est ce que nous sommes en train de faire. Cette projection dans l'Evangile est inattendue. Jésus n'est pas du tout projectif, mais il l'est à cet endroit-là. L'intéressant et fou en même temps : quand vous lisez le texte en grec, seul Chouraqui le rend en français, ce n'est pas « Elle a fait une bonne œuvre », mais « Elle a fait une belle œuvre ». Chouraqui traduit : « Elle a bellement agi. » On a refait de la morale là où Jésus n'est pas dans la morale. Ça fait deux mille ans que ça dure. Ce n'est pas ce qui est écrit. J'ai vérifié dans plein de traductions différentes, j'ai mis mes espoirs dans la Bible des écrivains, etc. En plus c'est Emmanuel Carrère qui a traduit Marc avec un exégète. Mais il est tombé dans le même piège : « Elle a fait une bonne œuvre. » Non, « elle a fait une belle œuvre ». Le bon peut s'évaluer, les disciples ne manquent pas de le faire : ils trouvent que ce n'est pas une bonne œuvre, car c'aurait été de garder cet argent et de le donner aux pauvres. Par le trésorier de la Fédération Protestante, j'ai appris que cela correspondait à 20000 € aujourd'hui ! Tous traduisent « bonne œuvre ». Le dogme prend le dessus sur la parole, y compris dans les traductions protestantes. Même nous qui sommes dans la parole – sola scriptura –, nous ne sommes pas fichus de traduire correctement. Cela n'a pas du tout la même portée. « Elle a bellement agi envers moi. » Des pauvres, vous en aurez toujours, le bien vous pourrez le faire. Mais maintenant, on est dans le beau, ça ne s'évalue, ça ne se met pas en chiffres. C'est l'accueil inconditionnel d'un geste fou, accueilli par Jésus pour ce qu'il est, contre toute évaluation. On est dans la pure grâce, dans la gratuité. Ça aujourd'hui, c'est difficile à tenir. Dans une société où l'on parle constamment de rentabilité... Quand en tant qu'aumônier il faut présenter un « rapport annuel d'activité », pouvoir dire que l'on ne sert à rien et que c'est bien cela qui est super. La pure présence : je peux faire un rapport de dix pages, avec de la poésie, etc. Mais ce n'est pas la peine, ce n'est pas possible. C'est très risqué de faire cela. Mais c'est aussi très risqué de voir des collègues qui sont tentés de justifier leur présence à travers des rapports d'activité. C'est une grande résistance que d'assumer de dire : je ne peux pas faire de rapport d'activité de quelque chose qui est de la pure présence. Je ne peux pas évaluer ce qu'aura généré ma visite, je n'en sais rien. Par contre, je suis supervisée, je prends les choses au sérieux, je fais plein de formations, je rends compte à mes superviseurs. Je me confronte aux questions que me pose ma pratique. Mais évaluer, je ne peux pas faire. J'ai été le caillou dans la chaussure de l'hôpital. Et quand il y a des certifications en milieu hospitalier, on n'a pas envie que l'agence régionale de santé

tombe sur l'aumônier quand il dit « Moi, je ne sers à rien ». Mais évidemment, c'est cela qui est important.

Ars moriendi

J'ai peut-être gardé le meilleur pour la fin : ce que l'on appelait au Moyen-Age, l'ars moriendi, l'art de mourir, certes dans des contextes de peste noire, etc. Mais, quel que soit le contexte, nous sommes tous mortels. Pour prendre la température de mon état spirituel, quand je ne suis pas à l'aise avec la mort, c'est que je ne suis pas bien dans ma vie spirituelle. Autant vous dire que je suis rarement au top de ma vie spirituelle. Ce ne sont pas des choses qui s'acquièrent. C'est comme la conversion : nous sommes obligés de nous reconvertis dix fois par jour. Toutes les pistes évoquées ce soir sont du même ordre : ce ne sont pas des cases à cocher indiquant que maintenant je suis dans la gratuité, je ne confonds pas ma fonction avec mon être, etc. Tous les jours il faut se remettre au travail. Le rapport à la mort aussi. Révélation basique : il n'est pas possible d'être dans une démarche de foi et de ne pas être capable de méditer sa propre mort. Ce texte de l'onction de Béthanie, c'est ça. Jésus ne parle pas d'une onction, disant : elle m'a fait messie. Il dit : « Elle a préparé ma sépulture. » Nous pensons spontanément au messie. Mais nous sommes alors très proches des disciples : si nous avons besoin d'un dieu, ce serait bien qu'il ne meure pas sur une croix entre deux brigands. Les disciples sont incapables d'accepter cela. Et cette femme vient lui dire qu'elle l'aime au point d'accepter qu'il meure. Cela redéfinit l'amour en fonction de notre capacité d'accepter notre propre mortalité, mais aussi celle des autres. Il n'y a pas d'amour sans acceptation de la perte. Cette femme donne une leçon magistrale aux plus proches, les disciples. Jean l'a identifiée comme étant Marie, Luc Marie-Madeleine. Je n'en sais rien. Finalement, c'est moi, c'est vous. C'est une convocation à être capable d'accepter cette dimension du Christ qui est celle de la mort. On n'a pas le droit de n'aller au culte que le dimanche de Pâques, il faut venir aussi le vendredi saint. L'un sans l'autre n'a pas de sens. On a tendance à se précipiter vers la résurrection, mais la résurrection n'est possible que parce qu'il y a la mort. Le génie du christianisme, c'est cela : l'incarnation qui accepte que Dieu se réduise dans les limites d'un corps et qu'il soit soumis aux limites d'un corps comme nous.

Le nard dans l'onction de Béthanie

J'anime une émission biblique pour Présence protestante et j'ai fait une découverte incroyable en préparant l'émission consacrée à l'onction de Béthanie. Des textes que l'on connaît par cœur, on les prépare mot par mot et tout à coup on se demande : c'est quoi ce nard ? Je pensais que c'était un synonyme de parfum. Or j'ai découvert très récemment que le nard est une plante qui vient de l'Himalaya et qui a une odeur très particulière. On a l'impression que la femme parfume Jésus, que c'est sympa. En fait, ce n'est pas sympa du tout. Il y a des gens qui aiment, mais c'est particulier : cela a une odeur de feuilles en putréfaction. Le nard est une huile essentielle qui est utilisée dans des rituels de passage de plusieurs traditions. Elle ne le parfume pas, elle ne le fait pas beau. Elle le signe d'un parfum qui le prépare l'idée de la mort. Il y a une odeur de mort, une odeur très profonde qui nous convoque à des endroits qui ne sont pas spécialement agréables. Grande découverte : le nom scientifique du nard est hindou, *narjatamensi*, mot qui veut dire « esprit incarné ». Du coup notre texte prend une autre odeur : c'est le texte de ce face-à-face, de cette acceptation de la mort de l'autre et de la sienne propre. C'est aussi un bio-indicateur de la santé spirituelle : cette femme est en pleine santé spirituelle, du fait d'être capable de faire cela, de signer le Christ en lui disant : je sais où tu vas. L'un des invités de l'émission faisait remarquer avec beaucoup d'émotion : « Il a porté cela pendant toute sa passion. » Il est mort avec l'odeur de ce nard, avec ce geste de préfiguration de sa mort et il lui reconnaissant d'accepter sa mort. Enseignement très riche, qui convertit nos représentations.

Nous entraînons-nous encore à mourir aujourd'hui ? J'ai lu un petit livre récent, *Le geste de transmettre* de Nathalie Sarthou-Lajus, rédactrice de la revue Etudes. Elle parle du rapport entre la transmission et l'acceptation de la mort.

« La panne actuelle de la transmission est en grande partie liée à la difficulté de s'inscrire dans la différence de générations, à la peur de vieillir et d'assumer son rôle d'aîné, mais aussi à la difficile acceptation de mourir et de céder sa place aux générations suivantes. Il n'est d'ailleurs pas étonnant qu'un des signes majeurs de notre temps soit la fabrique d'individus surendettés. Nous ressemblons

aujourd’hui à des adolescents apeurés qui découvrent qu’ils ne peuvent vivre toute leur vie selon une logique de croissance illimitée et de dépenses sans freins mais qu’ils ont des comptes à rendre, pas seulement à leur banquier, à leurs parents, à leurs enfants, aux générations futures, à la terre mais avant toute chose, à la mort. Nous devons consentir à mourir pour que d’autres naissent et vivent. C’est le cœur du processus de transmission et du rapport entre les générations. »

On revient à cette articulation entre le Je et le Nous : l’acceptation de sa propre mort est un travail intime mais qui s’ouvre sur une dimension sociale. Notre générosité comprend le fait d’accepter de disparaître. C’est encourageant.

Je finis avec Rilke. Il résume tout ce que j’ai essayé d’ébaucher ce soir :

« On ne devrait pas encore m’obliger à être accompli, à aucun égard. Car tout en moi est inachevé, insuffisant. Est-il un seul événement de ma vie, une seule expérience réelle qui ne m’ait répété cette vérité, un seul qui n’ait abouti à cette profonde nostalgie du cloître ? Nostalgie d’années au désert profondément enfoui dans la terre, évitant de fleurir en haut pour ne travailler qu’aux racines que nul ne voit. »

C’est peut-être cela la santé spirituelle : travailler aux racines que nul ne voit.

Discussion

Question – Je ne suis pas complètement d’accord avec l’interprétation du miracle de l’aveugle, comme ce qui ne marche pas la première fois. Jésus lui donne en réalité deux visions différentes. Il lui donne d’abord une vision plus profonde, une vision poétique, d’un autre monde et non pas la vision toute bête des choses. Ensuite il lui donne la vision courante.

MMC – Intéressant, je n’avais pas vu les choses comme cela. Je suis aveugle aussi, parfois. Je suis très héritière de la culture rabbinique : autant de lecteurs, autant de lectures. Il est intéressant de compléter nos compréhensions. Un texte est infiniment large. Et en fonction des étapes de nos vies, on ne relit pas les textes de la même manière. Ce que vous dites m’apporte un nouvel éclairage.

Q – Dans son livre *Memoria passionis*, J.-B. Metz reprend à bras le corps la question de la théodicée. Mais il la recentre sur la souffrance des autres, des innocents, des oubliés de l’histoire. Il demande : « Qu’est-ce que Dieu fait de tout cela ? » Il ne s’agit pas de retomber dans le schéma de la rétribution mais Metz a une formule forte : « J’ai mal à Dieu. » Pas de rétribution, soit, mais impossible aussi de risquer la mièvrerie en invoquant le « tout est grâce ».

MCC – Je crois profondément en deux choses : la grâce et l’horreur. Etrange gémellité dans la vie humaine que je ne m’explique pas. Le retravail permanent sur la théodicée vient de ce que rien n’est satisfaisant. Je ne crois que l’on puisse résoudre cette question. J’ai fabriqué un autre système théologique, j’ai renoncé à la toute-puissance. Mais la théologie est du grand bricolage et il faut reconnaître que l’on ne sait pas de quoi on parle. J’aime bien ce père qui disait à Inigo : « Je n’aime pas beaucoup que l’on parle de Dieu. » Moi non plus, je n’aime pas beaucoup parler de Dieu, parce que, parlant de Dieu, je parle plus de moi. Maurice Zundel, Hans Jonas (*Le concept de Dieu après Auschwitz*), etc. : ce n’est pas comme si l’on n’avait pas tout essayé. Je ne dirais pas que j’ai mal à Dieu, mais que j’ai mal avec Dieu. Il y a de l’insupportable mais j’ai renoncé à l’idée d’un Dieu tout puissant. Mais ce n’est pas satisfaisant, je vois les contradictions dans lesquelles cela me place, je ne peux pas le résoudre. Sur cette question, dans le livre de Job, Dieu ne répond pas. Ou plutôt, il répond quelque chose d’intéressant et Job en prend pour son grade (Job 40) :

« Mets une ceinture à tes reins. Je t’interrogerai et tu me répondras. Veux-tu réellement annuler mon jugement ? Me condamneras-tu pour te justifier ? As-tu un bras comme celui de Dieu, une voix tonnante comme la sienne ? Regarde tous les orgueilleux et abaisse les. Regarde tous les orgueilleux, courbe les, écrase sur place les méchants, cache les tous ensemble dans la poussière, emprisonne les dans le cachot, alors moi-même je te célébrerai. »

Pour moi, c'est un aveu d'impuissance de Dieu : c'est ma lecture. « Moi-même, je te célébrerai si tu es capable de faire cela. » A un autre moment, il parle des méchants en parlant de l'alternance du jours et de la nuit : « Est-ce toi qui as commandé à l'aurore qui secoue les méchants ? » On est alors dans un temps où il n'y a pas l'électricité : les crimes sont commis massivement la nuit pour être couverts. Encore aujourd'hui, on tue plus la nuit que le jour. La nuit convoque encore nos instincts les plus sombres. La nuit est une planque pour commettre des crimes. Du coup, la seule chose que Dieu dise sur les méchants, c'est qu'il a assuré que le jour succède à la nuit. C'est l'une des premières actions créatrices de Dieu : je n'ai pas tout pouvoir mais j'ai mis en place un monde où il y a de l'alternance. Quand le matin arrive, cela secoue les méchants de la surface de la terre : la chance de justice est qu'il y a de la lumière aussi.

Léviathan

Dans le livre de Job il est question de Léviathan. Résurgence du mythe babylonien. On ne sait pas trop quoi en faire bibliquement, parce que cela se réfère à une cosmogonie qui n'est pas la cosmogonie biblique, celle de la Genèse. Le Léviathan du mythe de Marduk le babylonien, c'est le tohu-bohu, le chaos. Dans le mythe babylonien, le Léviathan, ce monstre que Marduk, le dieu babylonien ne va pas tuer : il va le museler. Cela aussi est important : il y a des limites posées au mal, mais le mal n'est pas anéanti. Le mal, le tohu-bohu est préexistant à la création. Il est très libérateur de se souvenir que Léviathan n'est que muselé. L'espérance eschatologique que l'on retrouve dans les Ecrits intertestamentaires, le livre d'Enoch, etc. nous dit qu'au banquet eschatologique, Léviathan sera tué. Pour l'instant, il ne l'est pas. Dieu garantit un monde qui pose des limites au chaos. C'est pour cela qu'il réintervient en tant que créateur. Dans ma thèse j'essaye de montrer que cette réponse de Dieu répond à un point très particulier du discours de Job, son premier monologue au ch. 3. Job accepte tout, d'avoir tout perdu. Puis, sans beaucoup de transitions, il n'accepte plus. Il va dire : « L'Eternel a donné, l'Eternel a repris. » Il a tout perdu, sauf sa femme. Dans ma thèse, je soutiens que c'est à ce monologue-là que Dieu répond au ch. 40 : « Périsse le jour où je suis né et la nuit qui dit : "Un enfant mâle est conçu". Ce jour qu'il soit ténèbres (en hébreu : *ihei khosher*, qui renvoie au *ihei 'ohr*, que la lumière soit de Gn 1,4, premiers mots de Dieu). » On se demande : que nous fait l'ami Job là ? Il n'est pas suicidaire, il est pire que cela. Ce n'est pas qu'il ne veut pas vivre. Il veut non seulement n'être jamais né mais aussi que le monde n'ait jamais été créé. « Que la ténèbre soit. » Premier acte de la déconstruction de l'acte créateur.

« Que Dieu n'en ait pas souci de là-haut et que la lumière ne brille pas sur lui. Que les ténèbres et l'ombre de la mort le réclament, que des nuées demeurent au-dessus de lui, que de sombres événements l'épouvantent. Cette nuit, que l'obscurité s'en empare, qu'on ne s'en réjouisse point parmi les jours de l'année, qu'elle n'entre pas dans le compte des mois. Oui, que cette nuit soit stérile, qu'il n'y ait pas en elle de cri de joie, qu'elle soit exécrée par ceux qui maudissent le jour, par ceux qui savent réveiller Léviathan. »

Double cosmogonie : référence au mythe babylonien. Réveiller Léviathan cela veut dire : déconstruire l'acte créateur qui pose des limites au chaos.

« Que les étoiles de son crépuscule s'obscurcissent, qu'elle espère la lumière sans qu'elle ne vienne et qu'elle ne voie pas les paupières de l'aurore. »

Nouvelle déconstruction : remettre en cause l'alternance du jour et de la nuit, condition pour que quelque chose soit plutôt que rien. Sinon on est dans l'indifférenciation, c'est-à-dire le néant : s'il n'y a pas de jour, il n'y a pas de nuit, il n'y a rien. Mon travail exégétique consistait à montrer que ce monologue était une prétention de Job à remettre en cause l'acte créateur, pas seulement à demander à mourir mais de dire à Dieu : tu n'aurais pas dû créer le monde. C'est à cela que Dieu répond : en prenant le contrepied de chaque chose qui est dite dans ce monologue. Quand Job lui dit : tu n'es pas le Dieu en qui on peut se confier, tu ne rends pas la justice, tu laisses les méchants impunis, les innocents souffrent, à cela il ne répond pas. Quelle que soit la manière dont on prend la question, cela sera toujours insatisfaisant. Il faut faire avec cette insatisfaction.

Q – La présence de Jésus dans la souffrance, est-ce que cela ne donne pas une certaine lumière ?

MCC – Plus qu'une lumière. C'est cela le crédit du christianisme. Il n'y a pas un dieu qui regarde d'en-haut en disant : oh ! ces pauvres petites choses qui ont mal aux dents, au dos, qui ont peur de la mort. C'est un dieu qui sait ce que c'est que d'avoir un corps. Communion extraordinaire. c'est difficile de donner du crédit à quelqu'un qui ne partage pas votre malheur. On cherche quelqu'un qui sache ce que vous êtes en train de vivre. La parole de quelqu'un qui n'a pas vécu ce que vous traversez n'a pas le même poids. C'est le génie de l'esprit incarné, *narjatamensi* ! Crédit que Dieu se donne. Nuit de Gethsémani : nous, nous nous endormons. C'est complètement contre-intuitif, c'est la sortie du système religieux. Incroyable : l'Evangile est tout sauf une religion, au sens de la construction d'un système qui pourrait être rassurant. L'appétit de l'homme va vers la magie et Dieu va se faire crucifier. C'est à prendre ou à laisser, mais quand on prend, cela change la vie. C'est très subversif.

Q – ...

Les entrailles de Dieu

MCC – Qu'est-ce que l'amour ? L'amour n'est pas l'affect. C'est une ligne de crête que trace Jésus dans tout l'Evangile. J'ai fait une découverte exégétique qui m'a renversée. Dans l'évangile de Matthieu, il y a deux mots grecs différents qui sont traduits par « prendre en pitié » ou, de temps en temps, « être saisi aux entrailles », « exercer sa miséricorde ». J'ai écrit un article là-dessus dans les cahiers Croire. Deux mots qui traduisent à peu près la même notion, celle de la miséricorde. Ce n'est pas tout à fait l'amour, mais c'est une piste qui conduit à une redéfinition de l'amour. L'un de ces verbes se traduit littéralement « être saisi aux entrailles ». Regardant la concordance, chaque fois que cette racine est employée – l'autre racine est traduite par « exercer sa miséricorde » – le sujet est Dieu, jamais l'homme. Chaque fois que Jésus dit : « Faites preuve de miséricorde », ce n'est pas le terme d'entrailles qui est employé. C'est un devoir. On ne peut faire confiance qu'aux entrailles de Dieu. Nos entrailles à nous, elles nous mènent par le bout du nez, elles ne nous font pas faire nécessairement les bons choix. Nous sommes des êtres profondément irrationnels. L'affect nous donne nos meilleurs élans et nous fait faire les pires bêtises au monde. De quelle qualité d'amour aimons-nous ? Il faudrait se reconvertis dix fois par jour. J'ai renoncé. Dans mes relations, même avec mes enfants, il y a : 50% de narcissisme, 40% de commerce, etc. Et quand à la fin vous avez 1% d'amour, c'est déjà pas mal. On peut se dire : ce 1% agit comme une huile essentielle, il est puissant comme le nard. Nous ne sommes pas très doués en amour.

Dieu l'a compris : il ne nous dit pas de nous en référer à nos entrailles, il nous demande d'exercer notre miséricorde. Du coup il y a matière à définir une éthique de l'amour. Or nous sommes dans une société qui promeut énormément l'affect, l'émotionnel. Les émotions sont importantes, il ne s'agit pas de les étouffer mais de les mettre à leur juste place. Comme la différence entre la parole et la communication. Cela rejoint le Je et le Nous. Il n'est pas possible d'aimer les autres sans s'aimer soi-même. Sinon on n'est plus que dans l'effet de miroir, il n'y a même plus le 1% d'amour. Il y a des moments de la vie où il faut d'abord s'occuper de soi. Non par individualisme. Une fois que je serai suffisamment restituée dans ma capacité d'être, je pourrai de nouveau être avec les autres. Quand j'aurai reconquis l'amour de moi, ce ne sera pas pour me regarder dans le miroir, ce sera pour le plaisir de le partager. C'est une vérité qui est tellement difficile à vivre, car ce n'est pas dans ce sens qu'on a été élevé par la religion.

Nulle en éducation religieuse

Q – Est-ce pour cela pour vous dites que vous avez eu une immense chance de ne pas avoir d'éducation religieuse ? En échappant à l'éducation religieuse, vous avez échappé à beaucoup de colère. Quand on entend quelqu'un comme vous, cela apaise.

MMC – Oui, je n'ai pas beaucoup de comptes à régler avec l'Eglise. Je n'ai pas d'histoire très douloureuse. Quand je vois comment cela s'est passé dans certaines familles, des familles de pasteurs, etc., j'en reviendrai presque au célibat. C'est super que les prêtres ne puissent pas

avoir d'enfants : souvent les enfants de pasteurs prennent cher. J'ai la chance de l'ingénue. Quand je suis arrivée en faculté de théologie, je ne savais pas qui était Paul. Au bout d'un moment, je me suis dit : il faut que je me renseigne ! C'est un retard qui ne se rattrape pas. Mais j'ai conscience que c'est une chance : je rentre complètement vierge dans la lecture des textes et c'est pour cela que je ne vis pas les choses comme les autres. On ne m'a pas dit depuis petite ce que j'étais censée comprendre. Je découvre. Mais du coup, je ne sais pas trop comment faire avec mes enfants, je suis nulle en éducation religieuse. Comme j'estime que l'une de mes grandes chances est de ne pas en avoir eue, je fais comme avec la littérature. Quand ils me disent quelque chose, je dis : « Cela me fait penser à Jésus quand il disait ceci, cela... » Dans des situations de vie. Je le fais quand cela m'est naturel. Les postures sont insupportables, les enfants ne s'y trompent pas. Quand un père pasteur est en posture pastorale et qu'à la maison il est tout à fait différent, un enfant ça le rend fou. Une thèse a été écrite là-dessus, *Les enfants du presbytère*. Il y a heureusement plein de contrexemples.

Difficile également de donner aux enfants quelque chose qui ne soit pas aussitôt emparé par l'imaginaire. Je ne serais pas bonne catéchète, je ne sais pas parler de Dieu aux enfants. Je trouve cela très périlleux. Mais je suis admirative et très preneuse de ce que je peux entendre ou voir. Il faut faire un vrai travail. Ou alors on fait comme la cabale : je t'en parlerai quand tu auras quarante ans. A force d'être un peu mystérieuse, cela les met peut-être en appétit : un jour ils auront envie de comprendre.

« On a le pays de son enfance »

Q – Qu'est-ce qui vous a fait basculer ?

MCC – Cela a sauté une génération. Mon grand-père était pasteur. René Char dit : « On est toujours du pays de son enfance. » En vieillissant on boucle la boucle des archaïsmes. Pendant longtemps j'ai pensé que c'était indifférent que mon grand-père ait été pasteur. C'était cosmétique. Non, ce sont des souvenirs très enfouis de cultes dans les Cévennes. On ne rigole pas dans le Cévennes. C'est tout juste si vous avez le droit de mettre une guirlande sur le sapin de Noël. Hannah Arendt disait de la judéité : c'est un fait de naissance. Je suis protestante de naissance. Je le dis à mes enfants : vous êtes nés protestants, un jour cela fera sens ou pas. J'étais tellement perdue dans ma petite vie d'adolescente que je me suis d'abord raccrochée par volonté : avoir un repère, une balise quelque part du fait de cet héritage. Mon père n'est pas athée. J'avais peur tout le temps, comme aujourd'hui encore. Un jour mon père est venu avec une Bible en me disant : c'est ma seule réponse contre la peur. C'est la seule chose qu'il m'aït jamais dite au sujet de sa foi. J'estime que c'est très suffisant. A Valence, collégienne, il y avait pléthore de protestants dans notre rue, dont un voisin pasteur. Accidents consécutifs : comme mes copines allaient toutes au caté et que j'étais toute seule le mercredi après-midi, au départ ma motivation a été de retrouver mes copines. Je l'ai dit au pasteur. C'était un super pasteur. Il nous a demandé quelles étaient nos motivations, il n'avait rien à vendre, il n'était pas venu fabriquer du chrétien. Il était proche de nous, de ce qui nous occupait, des questions que nous nous posions. Patchwork : je n'ai pas conscience de ce qui a joué le plus. Ça n'a pas été fulgurant, une conversion à la Clau-del. Ça a été très progressif. Après, j'ai trouvé les textes géniaux. Conversion permanente, commencée à dix-sept ans, et toujours pas terminée.

Q – Culpabilité, responsabilité. Pouvez-vous développer ?

MCC – Pas sûr. C'est toujours dans l'intention de vérifier mon état de santé spirituelle. Quand je croule sous la culpabilité, je pense que je ne suis pas dans un bon état. La responsabilité, c'est autre chose, cela revient à la redistribution : être dans un surcroît d'être qui me permet d'assumer mes responsabilités, y compris mes hontes, mes contradictions. Dans l'engagement aussi. Quand le mobile est la culpabilité, ce n'est pas top ! Qu'à la fin nous soyons jugés plus ridicules que coupables, cela me réjouit. L'Evangile est pour moi un énorme exercice de lucidité. Ce ne sont pas des solutions mais cela permet de repérer quels sont nos moteurs : ne pas confondre l'amour avec l'affect, la responsabilité avec la culpabilité, la com et la parole, etc. Cela ne veut pas dire que l'on devient capable d'accéder à la meilleure version des choses. Je ne suis pas certaine que l'on puisse vraiment se débarrasser de la culpabilité, c'est tellement archaïque. Être capable d'en sourire, faire attention quand on s'engage par culpabilité. La culpabilité nous prend toujours en

défaut de ne pas croire en la grâce, parce que c'est incroyable. Ce qui nous demande de croire est incroyable, complètement contraintif. Cela n'a marché que parce qu'on l'a mal prêché. Il voulait nous faire sortir de la culpabilité, on y est re-rentré. Là où nous demandait de prêcher la grâce on a prêché la rétribution. On ne lit pas le texte. Parce que c'est incroyable.

Q – ...

Lectio difficilior

MMC – On ne peut pas tous faire du grec et de l'hébreu. Il y a des traductions, mais pas toujours fidèles. Et on traduit avec notre inconscient. Je suis protestante. Révolution de l'imprimerie. Tout le monde a une Bible chez soi. Je ne peux pas dire : ça ne compte pas parce que vous ne parlez pas l'hébreu et le grec. En plus cela ne résout pas tous les problèmes. On a plusieurs manuscrits, il faut choisir. L'hébreu et le grec ne suffisent pas si l'on veut faire de l'historico-critique poussé. Il y a un outil extraordinaire de l'exégèse historico-critique qui s'appelle la *lectio difficilior*. Un des critères de choix de manuscrit, c'est de choisir le plus religieusement incorrect. Si quelqu'un a choisi d'écrire cette chose religieusement incorrecte, c'est que cela a dû se passer comme cela. Par exemple : Jésus pleura. Cela n'arrangeait pas d'écrire une chose pareille. Et donc certainement, cela s'est passé comme cela. Mais ça nous embête : pourquoi pleure-t-il alors qu'il sait qu'il va ressusciter Lazare ? Il y a des questions pas seulement d'interprétation mais de traduction : pourquoi quand le texte dit « c'est beau », on lit « c'est bon » ? Chacun sa spécialité : c'est pour cela qu'on se parle les uns les autres. C'est bien qu'il y ait quelques théologiens qui aillent fourrer leur nez dans les textes et demandent : bizarre, pourquoi ont-ils traduit ainsi ? Mais ne pas savoir telle chose ne fait pas nécessairement passer à côté de la parole. De toute façon, même si c'est écrit « c'est beau », on ne le croit encore pas. Même quand c'est bien traduit. Ce n'est pas si grave. Mais il est réjouissant de remonter à la source, c'est ma passion. Passion de l'herméneutique, mais c'est en même temps un casse-tête : on ne lit pas tous le même livre. Je me demande parfois : mais que lisent-ils, je ne comprends pas. En même temps je suis très rabbinique : quand vous lisez le Talmud, vous avez rabbi X qui dit A, rabbi Y qui dit B. Et vous avez des pages et des pages sur un verset. Il faut retrouver ce goût du jeu dans la lecture, c'est un plaisir extraordinaire. La question du livre sur l'île déserte, c'est sans hésiter la Bible ! Chaque fois que je relis un texte que j'ai l'impression de connaître par cœur, j'ai aussi l'impression que je le lis pour la première fois. C'est inépuisable : à prendre sur l'île déserte dans quelque langue que ce soit ! Et nous sommes plusieurs, nous aurons tous une lecture différente, il ne faut pas se braquer et prétendre avoir la juste lecture.

Q – « A la cime du particulier éclôt le général ». Précisez.

MMC – Difficile. C'est le principe de la parabole. Au lieu de faire un exposé, Jésus raconte une histoire et l'histoire d'une seule personne. Mais c'est un vrai écrivain : cette histoire d'une seule personne, quand vous la lisez vous pensez qu'il parle de vous, quand moi je la lis je pense qu'il parle de moi. L'incarnation c'est aussi cela. On a des fantasmes d'absolu : on pense que c'est l'absolu qui nous fait embrasser le général. La littérature et l'Évangile prennent le contrepied de cela : c'est en allant au bout du particulier que vous pouvez rencontrer le plus grand nombre.

*Transcription : Loïc de Kerimel
Texte revu par Marion Muller-Colard*